

Maupassant

Le Horla

Édition d'André Fermigier



folio
classique

Guy de Maupassant

Le Horla

Édition présentée
par André Fermigier

Gallimard

PRÉFACE

Maupassant, le plus réaliste de nos conteurs, fut aussi l'un des écrivains du siècle dernier qui manifesta le plus d'attirance, de curiosité, d'inquiétude à l'égard des limbes de l'irréel. Grand lecteur d'Hoffmann et de Poe, disciple d'un homme qui avait réuni dans le même recueil *Un cœur simple* et *La Légende de saint Julien l'Hospitalier*, il a plusieurs fois dit, ou suggéré, le risque d'appauvrissement qu'il connaîtrait une littérature qui se limiterait au credo naturaliste et cesserait de « rôder autour du surnaturel ». C'est ainsi qu'il écrit, dans une chronique intitulée « Le Fantastique » que publia *Le Gaulois* en octobre 1883, 1883 étant l'année de *Contes de la bécasse* et surtout d'*Une vie*, où le terre à terre atteint les profondeurs du rien :

« Lentement, depuis vingt ans, le surnaturel est sorti de nos âmes. Il s'est évaporé comme s'évapore un parfum quand la bouteille est débouchée. En portant l'orifice aux narines et en aspirant longtemps, longtemps, on retrouve à peine une vague senteur. C'est fini... Dans vingt ans, la peur de l'irréel n'existera plus même dans le peuple des champs. Il semble que la Création ait pris un autre aspect, une autre figure, une autre signification qu'autrefois. De là va certainement résulter la fin de la littérature fantastique. »

Le surnaturel et la peur

En fait, le fantastique connaîtra encore de beaux jours pendant la survie que lui accordait Maupassant, même si les névrosés « fin de siècle » et les hystériques de Salpêtrière prennent alors le pas sur les sorcières de jadis, même s'il s'agit désormais de dérèglement subi ou provoqué de tous les sens plutôt que des « croyances naïves et enfantines qui servaient à expliquer l'inconnu ». L'anormal remplace le surnaturel mais, et ce n'est plus seulement de littérature qu'il s'agit, certains regrettent encore ou refusent que l'on « dépeuple l'imagination des hommes » en « levant les voiles de l'inconnu ». Et cela d'autant plus que les antiques terreurs ranimées par le romantisme ne sont pas tout à fait mortes, que la « croyance n'est plus là pour apaiser l'angoisse et que certains êtres, Maupassant en tout premier lieu, éprouvent comme une expérience constamment vécue la présence de ces « passants surnaturels » dont parle le héros d'une de ses nouvelles, de cet « Invisible », de cet « inconnu qui est derrière le mur, derrière la porte, derrière

vie apparente ».

Derrière la vie et au cœur même de la vie, ainsi dans *La Peur*¹, où deux voyageurs aperçoivent à travers la fenêtre d'un train, dans une forêt, dans la nuit, un grand feu autour duquel se tiennent deux hommes, « deux misérables, en haillons rouges dans la lueur éclatante du foyer, avec leurs faces barbues et, autour d'eux, comme un décor de drame. Que faisaient-ils dans cette forêt, ces deux rôdeurs ? Pourquoi ce feu dans cette nuit étouffante ? »

« Il est juste minuit », dit l'un des voyageurs, et après avoir remarqué, en apprenant le mot de ce décadentiste, que « la nuit est d'un noir bien vulgaire depuis qu'elle n'a plus d'apparitions », il ajoute : « Eh bien, moi, monsieur, j'appartiens à la vieille race, qui aime à croire. J'appartiens à la vieille race naïve accoutumée à ne pas comprendre, à ne pas chercher, à ne pas savoir, faite aux mystères environnants et qui se refuse à la simple et nette vérité. » Et qui accepte le surnaturel, même si croire au surnaturel c'est entrer dans le monde de la peur.

Non pas la peur d'un danger réel qu'un homme courageux peut toujours affronter. Mais la peur du fugitif, du soupçonné, de l'enfoui, de l'entrevu, du louche, de l'inexpliqué. « On n'a vraiment peur que de ce qu'on ne comprend pas », dit encore notre voyageur. « J'ai peur de la peur », dira le héros de *Lui ?*, et à lire tous ces récits que Marie-Claire Bancquart a réunis sous le titre de « Contes cruels et fantastiques² », on a souvent l'impression de n'être pas si loin du *Roquentin* de D. H. Lawrence ou de *Nausée*.

Ce voyageur de « la vieille race », au décadentisme près, c'est un peu Maupassant lui-même et la peur occupe une telle place dans son œuvre qu'elle semble parfois investir la nature elle-même, en dehors de toute présence et de toute « apparition ». Maupassant adorait la mer, le soleil, la lumière et il a laissé des paysages d'Île-de-France, de la Corse, des rivages de la Méditerranée, des descriptions dont la sensualité lyrique fait paraître presque trop placide l'hédonisme de ses contemporains impressionnistes.

Mais la nature, même à travers ses formes les plus pures, la montagne et l'eau peuvent être aussi le monde de la peur sournoise, du danger, parfois même de la panique. Et là non plus, ce n'est pas d'un danger réel qu'il s'agit. « La mer, écrit Maupassant dans un de ses premiers récits, *Sur l'eau*³, est souvent dure et méchante, c'est vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer ; tandis que la rivière est silencieuse et perfide... Écoutez un pêcheur prononcer ce mot. Pour lui, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantasmagories, où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne connaît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi, comme e

traversant un cimetière : et c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau. »

Tel que Maupassant l'a évoqué dans une des nouvelles, *Amour*, du recueil que nous présentons, le marais est un autre cimetière, plus sinistre encore, « bruissant houleux », opaque, visqueux, grouillant et gonflé de choses mortes ou inconnues. « Rien n'est plus troublant, plus inquiétant, plus effrayant parfois qu'un marécage [...] Sont-ce les vagues rumeurs des roseaux [...] ou bien les brumes bizarres qui traînent sur les joncs comme des robes de mortes, ou bien encore l'imperceptible clapotement, si léger, si doux [...] qui fait ressembler les marais à des pays de rêve, des pays redoutables, cachant un secret inconnaissable et dangereux. » Même dans une nouvelle relativement optimiste comme *Mouche*, la belle et calme Seine, la Seine des canotiers de Renoir, apparaît comme une « puante rivière pleine de mirage et d'immondices », comme une « eau croupie qui charri[e] vers la mer toutes les ordures de Paris » avec, encore une fois, l'image des « brumes matinales errantes vapeurs, blanches comme des mortes avant l'aurore ».

À la putréfaction du marais, à la perfidie de la rivière paraît s'opposer le glacial étincelant de la haute montagne qui est le décor de *L'Auberge*, une autre nouvelle du recueil du *Horla*. Mais là aussi rôde le surnaturel et la peur y devient l'absence, le silence, le vide, le rien, la plainte d'un chien égaré, le cri, l'appel de son compagnon disparu que croit entendre Ulrich, le jeune et vaillant guide, qui passe l'hiver dans un refuge des Alpes du Valais. Éperdu de terreur, il se barricade dans l'auberge et lorsque, les chemins à nouveau praticables, les villageois viennent reprendre possession des lieux, la porte de la maison « encore capitonnée de neige enfouie », ils aperçoivent, « derrière le buffet écroulé, un homme debout, avec une barbe qui lui tombait sur la poitrine, des yeux brillants et des lambeaux d'étoffe sur le corps ».

C'est Ulrich, dont les cheveux sont devenus blancs. « Il les laissa venir, il se laissa toucher ; mais il ne répondit point aux questions qu'on lui posa, et il fallut le conduire à Loèche où les médecins constatèrent qu'il était fou. »

La folie est un ailleurs

Inséparable compagne, mère et fille de la peur, la folie occupe une place considérable dans l'œuvre de Maupassant, comme en témoignent les titres de certaines de ses nouvelles (*Fou ?*, *Un fou ?*, *Lettre d'un fou*, *Un fou*) et les divers cas d'aliénation ou de délire qu'exposent, entre autres récits, *Auprès d'un mort*, *Lui*, *Apparition*, *La Main*, *La Chevelure*, *La Petite Roque*, *Madame Hermet*, *Moiron*, *Q*

sait ? et, bien sûr, Le Horla. Tout y passe, depuis le magnétisme jusqu'à nécrophilie, depuis l'hallucination par la drogue jusqu'au meurtre sadique gratuit, celui du magistrat d'Un fou qui tue d'abord un oiseau, puis un enfant, puis un pêcheur rencontré par hasard et qui se donne le plaisir suprême de faire condamner et de conduire à la guillotine l'innocent accusé de ce dernier crime. « Comme c'est beau de voir trancher la tête d'un homme ! Le sang a jailli comme un flot, comme un flot ! Oh ! si j'avais pu, j'aurais voulu me baigner dedans. Quelle ivresse de me coucher là-dessus, de recevoir cela dans mes cheveux et sur mon visage, et de me relever tout rouge, tout rouge ! »

Quels que soient les rapprochements que l'on a pu faire des « Contes cruels et fantastiques » avec Huysmans, Jean Lorrain, Catulle Mendès, tant d'autres, il sera difficile de trouver violence aussi morbide, égal délire de perversité chez les contemporains de Maupassant, même si la folie est à la mode dans les deux dernières décennies du siècle, qui furent l'époque des grands aliénistes, de Charcot en particulier dont les Leçons sur les maladies du système nerveux parurent en 1885, un an avant la première version du Horla. Maupassant vraisemblablement lu l'ouvrage et nous savons qu'il fut un auditeur assidu de 1884 à 1886, des cours que Charcot donnait à la Salpêtrière.

Un auditeur assidu mais imparfaitement convaincu et même assez ironique, si l'on en juge par ces lignes parues dans une chronique de Gil Blas, « Une femme » le 16 août 1882 : « Nous sommes tous des hystériques, depuis que le docteur Charcot, ce grand prêtre de l'hystérie, cet éleveur d'hystériques en chambre, entretient à grands frais dans son établissement moderne de la Salpêtrière un peuple de femmes nerveuses auxquelles il inocule la folie, et dont il fait, en peu de temps, des démoniaques. » La remarque est d'autant plus désobligeante que, dans ses cours en effet à grand spectacle Charcot produisait des hystériques, ce n'était pas pour leur « inoculer la folie » mais pour les traiter par l'hypnose, procédé thérapeutique analogue en son principe à ceux dont usaient les sorciers et les prêtres de jadis pour délivrer les « possédés ».

Quoi qu'il en soit, si concerné qu'il ait pu être par les troubles mentaux sur le plan personnel et familial (son frère Hervé est interné l'année de la publication du Horla) Maupassant a toujours manifesté une grande réserve à l'égard des aliénistes, à tel point qu'on a pu voir en lui un lointain ancêtre de l'antipsychiatrie⁴. Cette réserve on peut l'attribuer au scepticisme, à la crainte d'avoir à affronter sa propre angoisse ou de tomber entre les mains ô combien redoutables ! de spécialistes hier comme aujourd'hui souvent assez peu rassurants. Mais elle recouvre un sentiment plus profond, plus étrange : Maupassant aimait la folie. Non par snobisme, comme ce fu

le cas entre les deux guerres, en particulier chez les surréalistes. Il aimait la folie comme Baudelaire aimait son Icarie et sa mer des Ténèbres, comme on peut aimer l'autre sommeil, le poison délicieux qui vous tue, l'être qui vous perd, le rivage du « Nos Pylades là-bas tendent leurs bras vers nous ». « J'aime la nuit avec passion » dit le héros d'une nouvelle (La Nuit) qui décrit avec une force singulière l'attrait que le néant peut exercer sur certains êtres en prenant appui sur ce qu'ils croient chérir le plus : « Ce qu'on aime avec violence finit toujours par vous tuer. » Et Maupassant a fait précéder l'histoire de Madame Hermet d'un éloge de la folie qui, malgré quelques naïvetés d'expression, paraît être au cœur de sa sensibilité, comme elle renvoie à toute l'atmosphère d'une époque excédée d'intelligence réductrice et d'une morne vérité :

« Les fous m'attirent [...]. Pour eux l'impossible n'existe plus, l'invraisemblable disparaît, le féérique devient constant et le surnaturel familier. Cette vieille barrière de la logique, cette vieille muraille, la raison, cette vieille rampe des idées, le bon sens se brisent, s'abattent, s'écroulent devant leur imagination lâchée en liberté, échappée dans le pays illimité de la fantaisie, et qui va par bonds fabuleux sans que rien l'arrête. Pour eux tout arrive et tout peut arriver [...]. Eux seuls peuvent être heureux sur la terre car, pour eux, la Réalité n'existe plus. J'aime à me pencher sur leur esprit vagabond, comme on se penche sur un gouffre où bouillonne tout au fond un torrent inconnu, qui vient on ne sait d'où et va on ne sait où. »

On regarde le torrent mais on ne cherche pas à savoir d'où il vient et où il va. La folie n'est pas pour Maupassant une maladie que l'on peut essayer de comprendre et de soigner. Elle n'est pas une diminution de l'être, mais un autre état, une alternative qui ouvre une porte vers un ailleurs, un en-soi rebelle à toute analyse. Mme Gervaisais, dans le roman des Goncourt, devient folle du fait de la religion d'un confesseur tortionnaire, de l'atmosphère empoisonnée du baroque romain. Pour Zola, la folie est liée au sang corrompu des Rougon-Macquart et s'accomplit dans la crise de delirium tremens provoquée par l'imprégnation et l'hérédité alcooliques. Rien de tel chez Maupassant et la brièveté du conte (toute l'histoire de Horla tient en quatre mois) lui permet de ne pas s'étendre sur les premiers symptômes, les progrès du mal, de le décrire seulement dans sa phase ultime, dans l'explosion meurtrière qui conclut une évolution insoupçonnée. D'où le recours assez fréquent au procédé de la lettre posthume et de la confession « in articulo mortis ».

Une évolution insoupçonnée. Hérité, syphilis, alcool traumatisme ou accident cérébral, la folie chez Maupassant n'a pas d'antécédents, c'est ce qui la rend particulièrement inquiétante et l'on pense au mot de Gide disant que la plus grande

ruse du Diable est de nous persuader qu'il n'existe pas. Les fous que nous présentent les contes sont d'assez bonnes gens, d'apparence en général si normale et si respectable qu'ils n'ont aucune peine à tromper leur monde et à se tromper eux-mêmes. Moiron, l'instituteur qui tue ses élèves en leur offrant des bonbons remplis de verre pilé, est un « homme intelligent, réfléchi, très religieux, un peu taciturne » qui « jouissait dans le pays d'une excellente réputation ». Le procureur assassiné d'Un fou est « un magistrat intègre dont la vie irréprochable était citée dans toutes les cours de France » et qui meurt « à l'âge de quatre-vingt-deux ans, entouré d'hommages et poursuivi par les regrets de tout un peuple ». Si les fous de Maupassant ont rarement la bave aux lèvres, tous ne sont pas d'aussi bonne composition mais on a bien l'impression que la folie est pour lui l'esprit souterrain, l'autre que chacun porte en soi et que « derrière le mur, derrière la porte », il y a toujours un « secret inconnaissable et dangereux », un oiseau noir qui, tel le corbeau de Poe, peut venir soudain se percher sur le buste de Pallas. Et c'est ainsi que se termine l'histoire du Horla.

Le Horla, le conte et la nouvelle

L'histoire commence assez bien, surtout dans la seconde version, celle du recueil « Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe », écrit au début du conte la future victime du plus maléfique des passants surnaturels qu'a jamais évoqués Maupassant. « J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux [...]. J'aime ma maison où j'ai grandi. » Une maison d'où l'on aperçoit « à gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus sous le peuple pointu des clochers gothiques », avec, le long du jardin, « la grande et vaste Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent ».

Ce jour-là, c'est le 8 mai, « après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc et admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir ». Le malheureux ne sait ni ce qu'il fait ni ce qui l'attend, puisque ce grand vaisseau blanc transporte un passager autrement redoutable que les pestiférés de jadis : le Horla qui en quelques semaines va faire de lui, malgré ses « profondes et délicates racines », un incendiaire et un fou.

Ce Horla, qui est-ce ? Le passant surnaturel de Maupassant lui-même ? Son double ? Son vampire, comme disait Baudelaire, ou son surmoi, comme l'on nous dit que nous en avons tous un, plus ou moins maléfique, homicide et castrateur, ma

toujours présent ? Nous verrons. Le nom, d'abord. Parmi toutes les explications plus ingénieuses que convaincantes qui ont été proposées, retenons la plus simple : Horla, c'est celui qui est hors-là, hors de notre monde et de ses lois, l'inconnu, présence à la fois irréfutable et insaisissable qui révèle un ailleurs impossible à définir. Un ailleurs qui n'est pas celui des « sorcières de jadis », des spectres, des revenants, de tout ce qu'a inventé la peur ou le remords des vivants, de tout ce qui rassemble l'immémorial folklore du négatif. Mais un ailleurs qui est au-dessus et au-devant de nous. Bref, le Horla est une sorte d'extra-terrestre et le récit relève de ce que nous appelons aujourd'hui la science-fiction.

C'est surtout vrai de la première version, celle qui a la forme d'un conte⁵, la seconde étant écrite comme une nouvelle. Le narrateur, « le plus célèbre et le plus illustre des aliénistes », y expose, sans prendre parti, le cas d'un malade assiégé par un être invisible qui boit le lait et l'eau préparés pour la nuit dans sa chambre, cueille devant lui une rose, feuillette un livre, etc. En dehors de certains détails, que Maupassant reprendra dans la seconde version et qui donnent l'impression d'une expérience vécue, tout cela n'est pas particulièrement neuf. Depuis l'Histoire véritable que Lucien composa au second siècle de notre ère jusqu'à l'Histoire comique des États et Empires de la lune de Cyrano de Bergerac, depuis les utopies de la Renaissance jusqu'à La Guerre des Mondes de H. G. Wells et à la fameuse émission radiophonique d'Orson Welles qui provoqua la panique aux États-Unis à la fin des années trente, les textes sont innombrables pour nous dire que la vie n'est pas le privilège de la terre et qu'il existe sur d'autres planètes des êtres animés auxquels peut prendre un jour la fantaisie de venir nous rendre visite et de s'emparer de nos royaumes. À l'époque même, s'il est peu probable que Maupassant ait eu connaissance de l'Étude sur les moyens de communication avec les planètes de Charles Cros⁶, il a sans doute lu les ouvrages de vulgarisation astronomique de Camille Flammarion, en particulier La Pluralité des mondes habités, et lui-même écrira, peu après Le Horla, un conte, L'Homme de Mars, dont les vertus d'anticipation ne le cèdent en rien à celles que manifestent les Martiens de nos bandes dessinées.

C'est bien ce qu'est le premier Horla : l'ébauche d'un roman d'anticipation autant que la description d'un cas de névrose hallucinatoire. Dans les dernières pages du conte, le « fou » annonce la fin du règne de l'homme et s'écrie : « Donc, Messieurs, un Être, un Être nouveau, qui sans doute se multipliera bientôt comme nous nous sommes multipliés, vient d'apparaître sur la terre [...]. Qui est-ce ? Messieurs, c'est celui que la terre attend, après l'homme ! Celui qui vient nous détrôner, nous asservir, nous dompter et se nourrir de nous peut-être, comme nous nous

nourrissons des bœufs et des sangliers. Depuis des siècles, on le pressent, on redoute et on l'annonce ! La peur de l'Invisible a toujours hanté nos pères. Il est venu. » Et à qui lui objecterait que l'on ne peut accorder crédit à ce que l'on ne voit pas, le fou répond par avance (l'idée est fréquente chez Maupassant) que, l'œil étant un organe si imparfait « qu'il peut distinguer à peine ce qui est indispensable à son existence », il n'y a rien d'étonnant « à ce qu'il ne voie pas un corps nouveau qui manque sans doute la seule propriété d'arrêter les rayons lumineux »
« Apercevez-vous l'électricité ? Et cependant elle existe ! »

L'argument est surtout à l'usage des femmes du monde que Maupassant fréquentait un peu trop assidûment et dans la seconde version du Horla, il s'est moins attaché aux effets assez faciles de l'anticipation qu'il n'a cherché à observer de façon presque clinique le désastre de la folie chez un être au point de départ parfaitement sain, placide et équilibré⁷. Écrit à la première personne sous la forme d'un journal soigneusement daté, le récit y gagne en intensité, en progression dramatique, en vraisemblance aussi : la contagion qui se manifeste dans l'entourage de la victime est rapportée par celle-ci, que nous ne sommes pas obligés de croire, alors que dans la première version elle était constatée par un médecin, donc en quelque sorte authentifiée, privée ainsi de ce minimum d'équivoque sans lequel il est bien difficile, surtout pour un lecteur français, d'adhérer pleinement au fantastique.

La plupart des épisodes du conte ne s'en retrouvent pas moins dans la nouvelle : le régime lacté du Horla, le miroir dans lequel on n'aperçoit plus sa propre image (ce thème apparaît déjà dans la Lettre d'un fou de 1885), la rose que cueille sur sa tige une main invisible, le livre dont la même main tourne les pages, l'aimable « Nuit de mai » devenue d'une version à l'autre le sans doute moins attrayant « grand traité du docteur Hermann Herestauss sur les habitants inconnus du monde antique et moderne ». Bien qu'il soit plus court, le conte introduit une accalmie de quelques semaines dans la névrose (ou la psychose) que la nouvelle nous montre poursuivant implacablement son chemin malgré les efforts du héros pour échapper à la maison maudite et à son abominable visiteur. Il se promène dans les bois, va à Rouen, Bougival, un des hauts lieux du naturalisme où le Horla ne doit pas se sentir tellement à l'aise. « J'ai été dîner à Bougival, puis j'ai passé la soirée au bal des canotiers [...]. Croire au surnaturel dans l'île de la Grenouillère serait le comble de la folie... mais au sommet du mont Saint-Michel ?... mais dans les Indes ? » Si le temps manque au malheureux narrateur pour aller à la découverte des Indes, il fait « une excursion charmante » au Mont-Saint-Michel d'où il dit revenir « guéri » (l'endroit est en effet très salubre en dehors de la saison touristique), bien qu'il y ait rencontré

un vieux moine qui lui conte « des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu des légendes, toujours des légendes ». « Y croyez-vous ? » lui demande-t-il. Et le moine murmure : « Je ne sais pas. »

Deux épisodes nouveaux : celui de l'incendie final de la maison, d'autant plus impressionnant que, si le fou croit y avoir enfermé le Horla, il y a surtout oublié ses domestiques. Et le séjour à Paris qui permet à Maupassant d'évoquer un sujet qui lui était particulièrement cher : le magnétisme et l'hypnose. L'hypnose que Charcot avait si bien mise au goût du jour qu'une note de l'édition Conard des Œuvres complètes précise que « dans le cours des années 85, 86, 87, parurent plus de soixante ouvrages sur la névrose, l'obsession, l'hypnotisme et la suggestion⁸ ».

Folie écrite ou folie vécue ?

Le Horla n'est pas pour autant (ou pas seulement) un livre à la mode. Maupassant donne l'impression de s'y être si profondément engagé qu'on ne peut pas ne pas se demander si ce n'est pas sa propre histoire, sa propre angoisse qu'il veut raconter ou exorciser. Mais comment répondre à cette question ? Les témoignages sont tellement contradictoires. La folie est une des constantes de l'imagination littéraire de Maupassant, nous l'avons dit, et nous connaissons de façon assez précise les symptômes et les progrès du mal, conséquence, paraît-il, d'une syphilis mal soignée (y avait-il, à l'époque, des syphilis « bien soignées » ?) qui devait le conduire à l'internement et à la mort au terme d'une complète déchéance physique et intellectuelle. Lui-même a souvent parlé de son vampire, de son double. Mais dans les Souvenirs de son domestique, François Tassart, on peut lire ceci : « J'ai envoyé aujourd'hui à Paris le manuscrit du Horla ; avant huit jours vous verrez que tous les journaux publieront que je suis fou. À leur aise, ma foi, car je suis sain d'esprit, et je savais très bien, en écrivant cette nouvelle, ce que j'étais en train de faire. C'est une œuvre d'imagination qui frappera le lecteur et lui fera passer plus d'un frisson dans le dos, car c'est étrange. »

Maupassant savait en effet très bien ce qu'il faisait en écrivant Le Horla dont la maîtrise de composition et d'écriture (même au sens le plus littéral, celui du manuscrit) dit un homme parfaitement lucide et maître de ses moyens. Les fous ont en général fort peu de talent et si l'on tenait absolument à faire intervenir la folie dans cette histoire, on pourrait dire qu'au moment où Maupassant écrit Le Horla, il a peut-être déjà « senti passer » sur lui « le vent de l'aile de l'imbécillité », mais que Le Horla est l'œuvre d'un homme qui oublie sa folie pour inventer le personnage d'un fou ou invente le personnage d'un fou pour oublier et conjurer sa crainte de la folie.

ce qui fut le cas de Dostoïevski mais nonde Gogol que la littérature n'empêcha pas de piquer du nez au fond de la mer des Ténèbres. Et, pour en finir avec le problème du rapport entre la folie vécue et la folie écrite, imaginée, on peut remarquer que la peur de l'inconnu, de l'autre, de l'ennemi invisible apparaît en 1876 avec *Sur l'eau* et que la plupart des récits fantastiques ont été écrits entre 1883 et 1887, c'est-à-dire bien avant la tentative de suicide et l'internement dans la clinique du docteur Blanche. Quant au dernier des contes de la folie, *Qui sait ?*, composé en 1890 à un moment où les choses commençaient à aller vraiment mal, il n'est guère qu'un pastiche romantique d'assez laborieuse venue.

De toute manière, la folie n'est pas une maladie simple comme la méningite ou la tuberculose. On peut la constater, non l'analyser. Il y a autant de formes de folie qu'il y a de fous et lorsqu'on a parlé d'autoscopie et d'hallucination, on n'a rien dit du cas décrit dans *Le Horla* : l'étiologie d'une psychose qui n'a pas fait l'objet d'une observation directe est aussi difficile à établir et de résultats aussi vains que la psychanalyse d'un artiste mort, quels que soient les témoignages que celui-ci a laissés de ses phobies et des fantasmes. Il faut dire encore qu'à l'époque du *Horla*, la santé de Maupassant connaissait déjà de sérieux désordres (migraines persistantes, troubles oculaires pouvant aller jusqu'à la cécité momentanée), mais qu'il n'a communiqué aucun d'entre eux à son personnage. Le médecin consulté ne lui trouve que « le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants (?) ». Le traitement : Douches et bromure de potassium. La médecine dans les contes de la folie brille par une glorieuse absence ou par une plus glorieuse encore inefficacité.

Le naturalisme du Vagabond

Le recueil du *Horla* comprend douze autres récits qui relèvent des genres les plus divers et n'ont d'autre rapport entre eux que d'avoir été écrits, à l'exception de *Joseph*, entre le printemps de 1886 et les premiers mois de 1887. Maupassant procédait toujours ainsi, lorsqu'il disposait d'un nombre de textes inédits en librairie suffisant pour former un volume de dimensions convenables et de vente aisée, le recueil étant en général placé sous le patronage d'une nouvelle plus longue et qui devait considérer comme majeure : *La Maison Tellier*, *Mademoiselle Fifi*, *Miséricorde*, *Harriet*, *La Petite Roque*, *Monsieur Parent*, etc.

On a cependant l'impression qu'il a cherché à montrer dans *Le Horla* tous les aspects de son talent, toutes les ressources de son répertoire, qu'il a voulu varier son ton, faire alterner le rose et le noir pour ne pas rebuter par une vision trop pessimiste un public qui attendait surtout de lui d'être distrait. Les nouvelles noires

du début et de la fin du recueil (L'Auberge, Le Vagabond) sont équilibrées par grosse farce paysanne du Diable, par le rose un peu Régence, un peu leste et mondain du Signe et de Joseph. Deux épisodes de la saga héroïcomique des bourgeois de Paris (Le Trou, Au bois) atténuent l'anticléricisme rageur du Marquis de Fumerol, le comique grinçant, quasi goyesque des Rois. Le sentiment ne perd pas ses droits avec Amour et l'adorable Clochette. Et le naturalisme retrouve tous les siens avec Une famille et Le Vagabond.

Le naturalisme du mépris, de la dérision, qui nous montre une famille provinciale enfouie dans sa graisse, anéantie dans le quotidien, et dont la seule distraction, en dehors de la « ponte» des enfants, est de martyriser un grand-père gâteux. Et le naturalisme de la colère, où l'on voit bien que Maupassant, qui n'avait guère de convictions politiques, ne passe pas pour avoir été la bonté même et considérer sans nul doute l'ensemble de l'humanité comme rigoureusement infréquentable. Il n'était pas pour autant insensible au scandale de la misère sociale, celle du monde rural surtout, car, comme Balzac et Flaubert, il semble n'avoir rien su des ouvriers, peu près rien du peuple des villes.

Son vagabond, Jacques Randel, « compagnon charpentier, âgé de vingt-sept ans, bon sujet, vaillant», est, de sa Normandie natale où il n'y a pas de travail, venu à pied dans le Centre où il n'y en a pas davantage. Il en demande à ceux qu'il voit passer sur les chemins. « Vous n'auriez pas du travail pour un ouvrier qui meurt de faim ? » « Je n'ai point de travail pour les gens que je rencontre sur les routes», lui répond un « gros paysan». Et un « demi-monsieur» : « La mendicité est interdite sur le territoire de la commune. Sachez que je suis le maire, si vous ne filez pas bien vite, je vais vous faire ramasser. »

On le ramasse. Interrogatoire des gendarmes. Comme ses papiers sont en règle, on le relâche. Il a faim, il a froid, il se précipite dans une maison d'où sort une odeur de pot-au-feu, dévore le fricot, boit une bouteille d'eau-de-vie, culbute une fille qui d'ailleurs se laisse faire, « sans trop de peine, pas très fâchée, car il était fort, le garçon, mais par trop brutal vraiment ».

Les gendarmes reviennent. « Ils partirent. Le soir venait, étendant sur la terre un crépuscule d'automne, lourd et sinistre. Au bout d'une demi-heure, ils atteignirent le village. Toutes les portes étaient ouvertes, car on savait les événements. Paysans et paysannes soulevés de colère, comme si chacun eût été volé, comme si chacune eût été violée, voulaient voir rentrer le misérable pour lui jeter des injures. »

On l'amène devant le maire qui, « content comme il l'était rarement», s'écrie en se frottant les mains : « Ah ! gredin, ah ! sale gredin, tu tiens tes vingt ans, mon gaillard ! » En somme : Jean Valjean sous la III^e République, et Maupassant a s

donner à son personnage une sorte de grandeur fruste et naïve qui rappelle les plus belles réussites de Millet.

Le Horla, Le Vagabond, deux aliénations, deux errances, deux naufrages. L'aliénation, le naufrage intellectuel du riche. Et, en écho final, l'errance, le naufrage social du pauvre. Maupassant composait peut-être ses recueils avec plus de soin qu'on ne l'a dit, et qu'il ait pu écrire à peu près en même temps Le Horla et Le Vagabond montre bien qu'il n'y a pas deux Maupassant, comme le voulait Alberto Savinio, le « Maupassant n° 1 », celui de Bel-Ami et des contes normands, et le « Maupassant n° 2 », qui est progressivement absorbé, dévoré par « l'Autre » et qui « raconte les très hautes, les singulières aventures que de l'intérieur dicte le locataire noir, l'hôte inspiré et terrible du pauvre Guy⁹ ». Le locataire noir était présent depuis toujours et s'il a tué l'homme, après lui avoir fait vivre les rapports de fascination et de peur que nous avons essayé de décrire, il a aidé l'écrivain à dépasser l'horizon du boulevard et du pays cauchois pour entreprendre, à sa manière un peu courte et avec des moyens intacts, son voyage au bout de la nuit.

ANDRÉ FERMIGIER.

¹ On trouvera le texte de La Peur au tome II de l'édition procurée par Louis Forestier des Contes et nouvelles de la Bibliothèque de la Pléiade, 1974 et 1979. Nos citations renvoient à cette édition qui comporte une table alphabétique de tous les titres à la fin du second tome.

² Maupassant, Le Horla et autres contes cruels et fantastiques, édition de M.-C. Bancquart, Garnier, 1976.

³ La première publication de Sur l'eau (sous le titre En canot) remonte à 1876.

⁴ Ainsi Marie-Claire Bancquart, édition citée, p. xxii.

⁵ On trouvera cette première version dans notre Dossier.

⁶ Le rapprochement est suggéré par Louis Forestier dans la notice du Horla (Pléiade, II, p. 1621). On trouve le texte de Cros dans l'édition des Œuvres complètes de Charles Cros et Tristan Corbière, Bibliothèque de la Pléiade, 1970, p. 510-525. On peut également penser au délicieux « Sonnet astronomique » du même Cros (ibidem, p. 124).

⁷ La folie passant en général pour une spécialité russe, il est tentant de rapprocher les fous de Maupassant de leurs congénères slaves, tels qu'ils apparaissent chez Gogol et chez Dostoïevski, ainsi dans Crime et châtiment ou dans le merveilleux Double. D'autant que, comme le remarque Louis Forestier, certains de ces textes étaient déjà traduits à l'époque du Horla et que Maupassant avait pu en entendre parler par Tourgueniev. Mais rien ne prouve qu'il les ait lus.

⁸ Le magnétisme figure déjà dans le Dictionnaire des idées reçues et, pour l'hypnotisme et la suggestion, on peut se reporter au désopilant chapitre VIII de Bouvard et Pécuchet.

⁹ Alberto Savinio, Maupassant et « l'Autre », trad. française, Gallimard, 1977, p. 68.

Le Horla

LE HORLA

8 mai. - Quelle journée admirable ! J'ai passé toute la matinée étendu sur l'herbe devant ma maison, sous l'énorme platane qui la couvre, l'abrite et l'ombrage toute entière. J'aime ce pays, et j'aime y vivre parce que j'y ai mes racines, ces profondes et délicates racines, qui attachent un homme à la terre où sont nés et morts ses aïeux, qui l'attachent à ce qu'on pense et à ce qu'on mange, aux usages comme aux nourritures, aux locutions locales, aux intonations des paysans, aux odeurs du sol des villages et de l'air lui-même.

J'aime ma maison où j'ai grandi. De mes fenêtres, je vois la Seine qui coule, le long de mon jardin, derrière la route, presque chez moi, la grande et large Seine, qui va de Rouen au Havre, couverte de bateaux qui passent¹.

À gauche, là-bas, Rouen, la vaste ville aux toits bleus, sous le peuple pointu des clochers gothiques. Ils sont innombrables, frêles ou larges, dominés par la flèche de la fonte de la cathédrale, et pleins de cloches qui sonnent dans l'air bleu des belles matinées, jetant jusqu'à moi leur doux et lointain bourdonnement de fer, leur char d'airain que la brise m'apporte, tantôt plus fort et tantôt plus affaibli, suivant qu'elle s'éveille ou s'assoupit.

Comme il faisait bon ce matin !

Vers onze heures, un long convoi de navires, traînés par un remorqueur, grognaient comme une mouche, et qui râlaient de peine en vomissant une fumée épaisse, défilant devant ma grille.

Après deux goélettes anglaises, dont le pavillon rouge ondoyait sur le ciel, venait un superbe trois-mâts brésilien, tout blanc, admirablement propre et luisant. Je le saluai, je ne sais pourquoi, tant ce navire me fit plaisir à voir².

12 mai. - J'ai un peu de fièvre depuis quelques jours ; je me sens souffrant, c'est plutôt je me sens triste.

D'où viennent ces influences mystérieuses qui changent en découragement notre bonheur et notre confiance en détresse ? On dirait que l'air, l'air invisible est plein d'inconnaissables Puissances, dont nous subissons les voisinages mystérieux.] Je m'éveille plein de gaieté, avec des envies de chanter dans la gorge. - Pourquoi ? -] Je descends le long de l'eau ; et soudain, après une courte promenade, je rentre désolé, comme si quelque malheur m'attendait chez moi. - Pourquoi ? - Est-ce un frisson de froid qui, frôlant ma peau, a ébranlé mes nerfs et assombri mon âme ? Est-ce la forme des nuages, ou la couleur du jour, la couleur des choses, si variable, qu'

passant par mes yeux, a troublé ma pensée ? Sait-on ? Tout ce qui nous entoure, tout ce que nous voyons sans le regarder, tout ce que nous frôlons sans le connaître, tout ce que nous touchons sans le palper, tout ce que nous rencontrons sans distinguer, a sur nous, sur nos organes et, par eux, sur nos idées, sur notre cœur lui-même, des effets rapides, surprenants et inexplicables ?

Comme il est profond, ce mystère de l'Invisible ! Nous ne le pouvons sonder avec nos sens misérables, avec nos yeux qui ne savent apercevoir ni le trop petit, ni le trop grand, ni le trop près, ni le trop loin, ni les habitants d'une étoile, ni les habitants d'une goutte d'eau... avec nos oreilles qui nous trompent, car elles nous transmettent les vibrations de l'air en notes sonores. Elles sont des fées qui font le miracle de changer en bruit ce mouvement et par cette métamorphose donnent naissance à la musique, qui rend chantante l'agitation muette de la nature... avec notre odorat, plus faible que celui du chien... avec notre goût, qui peut à peine discerner l'âge d'un vin³ !

Ah ! si nous avions d'autres organes qui accompliraient en notre faveur d'autres miracles, que de choses nous pourrions découvrir encore autour de nous !

16 mai. - Je suis malade, décidément ! Je me portais si bien le mois dernier ! J'ai la fièvre, une fièvre atroce, ou plutôt un énervement fiévreux, qui rend mon âme aussi souffrante que mon corps ! J'ai sans cesse cette sensation affreuse d'un danger menaçant, cette appréhension d'un malheur qui vient ou de la mort qui approche, ce pressentiment qui est sans doute l'atteinte d'un mal encore inconnu, germant dans le sang et dans la chair.

18 mai. - Je viens d'aller consulter mon médecin, car je ne pouvais plus dormir. Il m'a trouvé le pouls rapide, l'œil dilaté, les nerfs vibrants, mais sans aucun symptôme alarmant. Je dois me soumettre aux douches et boire du bromure de potassium.

25 mai. - Aucun changement ! Mon état, vraiment, est bizarre. À mesure qu'approche le soir, une inquiétude incompréhensible m'envahit, comme si la nuit cachait pour moi une menace terrible. Je dîne vite, puis j'essaie de lire ; mais je ne comprends pas les mots ; je distingue à peine les lettres. Je marche alors dans mon salon de long en large, sous l'oppression d'une crainte confuse et irrésistible, crainte du sommeil et la crainte du lit.

Vers dix heures, je monte dans ma chambre. À peine entré, je donne deux tours de clef, et je pousse les verrous ; j'ai peur... de quoi ?... Je ne redoutais rien jusqu'ici. J'ouvre mes armoires, je regarde sous mon lit ; j'écoute... j'écoute... quoi ?... Est-ce

étrange qu'un simple malaise, un trouble de la circulation peut-être, l'irritation d'un filet nerveux, un peu de congestion, une toute petite perturbation dans le fonctionnement si imparfait et si délicat de notre machine vivante, puisse faire un mélancolique du plus joyeux des hommes, et un poltron du plus brave ? Puis, je me couche, et j'attends le sommeil comme on attendrait le bourreau. Je l'attends avec l'épouvante de sa venue, et mon cœur bat, et mes jambes frémissent ; et tout mon corps tressaille dans la chaleur des draps, jusqu'au moment où je tombe tout à coup dans le repos, comme on tomberait pour s'y noyer, dans un gouffre d'eau stagnante. Je ne le sens pas venir, comme autrefois, ce sommeil perfide, caché près de moi, qui me guette, qui va me saisir par la tête, me fermer les yeux, m'anéantir.

Je dors - longtemps - deux ou trois heures - puis un rêve - non - un cauchemar m'étreint. Je sens bien que je suis couché et que je dors... je le sens et je le sais... et je sens aussi que quelqu'un s'approche de moi, me regarde, me palpe, monte sur mon lit, s'agenouille sur ma poitrine, me prend le cou entre ses mains et serre, serre... de toute sa force pour m'étrangler.

Moi, je me débats, lié par cette impuissance atroce, qui nous paralyse dans les songes ; je veux crier, - je ne peux pas ; - je veux remuer, - je ne peux pas ; - j'essaie, avec des efforts affreux, en haletant, de me tourner, de rejeter ce être qui m'écrase et qui m'étouffe, - je ne peux pas !

Et soudain, je m'éveille, affolé, couvert de sueur. J'allume une bougie. Je suis seul. Après cette crise, qui se renouvelle toutes les nuits, je dors enfin, avec calme, jusqu'à l'aurore.

2 juin. - Mon état s'est encore aggravé. Qu'ai-je donc ? Le bromure n'y fait rien, les douches n'y font rien. Tantôt, pour fatiguer mon corps, si las pourtant, j'allai faire un tour dans la forêt de Roumare. Je crus d'abord que l'air frais, léger et doux, plein d'odeur d'herbes et de feuilles, me versait aux veines un sang nouveau, au cœur une énergie nouvelle. Je pris une grande avenue de chasse, puis je tournai vers D. Bouille⁴, par une allée étroite, entre deux armées d'arbres démesurément hauts qui mettaient un toit vert, épais, presque noir, entre le ciel et moi.

Un frisson me saisit soudain, non pas un frisson de froid, mais un étrange frisson d'angoisse.

Je hâtai le pas, inquiet d'être seul dans ce bois, apeuré sans raison, stupidement par la profonde solitude. Tout à coup, il me sembla que j'étais suivi, qu'on marchait sur mes talons, tout près, à me toucher.

Je me retournai brusquement. J'étais seul. Je ne vis derrière moi que la droite et large allée, vide, haute, redoutablement vide ; et de l'autre côté elle s'étendait aussi à perte de vue, toute pareille, effrayante.

Je fermai les yeux. Pourquoi ? Et je me mis à tourner sur un talon, très vite, comme une toupie. Je faillis tomber ; je rouvris les yeux, les arbres dansaient, la terre flottait ; je dus m'asseoir. Puis, ah ! je ne savais plus par où j'étais venu ! Bizarre idée ! Bizarre ! Bizarre idée ! Je ne savais plus du tout. Je partis par le côté qui se trouvait à ma droite, et je revins dans l'avenue qui m'avait amené au milieu de la forêt.

3 juin. – La nuit a été horrible. Je vais m'absenter pendant quelques semaines. Un petit voyage, sans doute, me remettra.

2 juillet. – Je rentre. Je suis guéri. J'ai fait d'ailleurs une excursion charmante. J'ai visité le mont Saint-Michel que je ne connaissais pas⁵.

Quelle vision, quand on arrive, comme moi, à Avranches, vers la fin du jour ! La ville est sur une colline ; et on me conduisit dans le jardin public, au bout de la cité. Je poussai un cri d'étonnement. Une baie démesurée s'étendait devant moi, à perte de vue, entre deux côtes écartées se perdant au loin dans les brumes ; et au milieu de cette immense baie jaune, sous un ciel d'or et de clarté, s'élevait sombre et pointu un mont étrange, au milieu des sables. Le soleil venait de disparaître, et sur l'horizon encore flamboyant se dessinait le profil de ce fantastique rocher qui portait sur son sommet un fantastique monument.

Dès l'aurore, j'allai vers lui. La mer était basse, comme la veille au soir, et je regardais se dresser devant moi, à mesure que j'approchais d'elle, la surprenante abbaye. Après plusieurs heures de marche, j'atteignis l'énorme bloc de pierres qui porte la petite cité dominée par la grande église. Ayant gravi la rue étroite et rapide, j'entrai dans la plus admirable demeure gothique construite pour Dieu sur la terre, vaste comme une ville, pleine de salles basses écrasées sous des voûtes et de hautes galeries que soutiennent de frêles colonnes. J'entrai dans ce gigantesque bijou de granit, aussi léger qu'une dentelle, couvert de tours, de sveltes clochetons où montent des escaliers tordus, et qui lancent dans le ciel bleu des jours, dans le ciel noir des nuits, leurs têtes bizarres hérissées de chimères, de diables, de bêtes fantastiques, de fleurs monstrueuses, et reliés l'un à l'autre par de fines arches ouvragées.

Quand je fus sur le sommet, je dis au moine qui m'accompagnait : « Mon Père, comment vous devez être bien ici ! »

Il répondit : « Il y a beaucoup de vent, monsieur » ; et nous nous mîmes à cause en regardant monter la mer, qui courait sur le sable et le couvrait d'une cuirasse d'acier.

Et le moine me conta des histoires, toutes les vieilles histoires de ce lieu, de légendes, toujours des légendes.

Une d'elles me frappa beaucoup. Les gens du pays, ceux du mont, prétendent qu'on entend parler la nuit dans les sables, puis qu'on entend bêler deux chèvres l'une avec une voix forte, l'autre avec une voix faible. Les incrédules affirment que ce sont les cris des oiseaux de mer, qui ressemblent tantôt à des bêlements, et tantôt à des plaintes humaines ; mais les pêcheurs attardés jurent avoir rencontré rôdant sur les dunes, entre deux marées, autour de la petite ville jetée ainsi loin du monde, un vieux berger, dont on ne voit jamais la tête couverte de son manteau, et qui conduit, en marchant devant eux, un bouc à figure d'homme et une chèvre à figure de femme, tous deux avec de longs cheveux blancs et parlant sans cesse, se querellant dans une langue inconnue, puis cessant soudain de crier pour bêler de toute leur force.

Je dis au moine : « Y croyez-vous ? »

Il murmura : « Je ne sais pas. »

Je repris : « S'il existait sur la terre d'autres êtres que nous, comment ne les connaîtrions-nous point depuis longtemps ; comment ne les auriez-vous pas vus à vous ? comment ne les aurais-je pas vus, moi ? »

Il répondit : « Est-ce que nous voyons la cent millième partie de ce qui existe ? Tenez, voici le vent, qui est la plus grande force de la nature, qui renverse les hommes, abat les édifices, déracine les arbres, soulève la mer en montagnes d'eau, détruit les falaises, et jette aux brisants les grands navires, le vent qui tue, qui siffle, qui gémit, qui mugit, – l'avez-vous vu, et pouvez-vous le voir ? Il existe, pourtant. »

Je me tus devant ce simple raisonnement. Cet homme était un sage ou peut-être un sot. Je ne l'aurais pu affirmer au juste ; mais je me tus. Ce qu'il disait là, je l'avais pensé souvent.

3 juillet. – J'ai mal dormi ; certes, il y a ici une influence fiévreuse, car mon cochon souffre du même mal que moi. En rentrant hier, j'avais remarqué sa pâleur singulière. Je lui demandai :

« Qu'est-ce que vous avez, Jean ? »

– J'ai que je ne peux plus me reposer, monsieur, ce sont mes nuits qui mangent mes jours. Depuis le départ de monsieur, cela me tient comme un sort. »

Les autres domestiques vont bien cependant, mais j'ai grand-peur d'être repris par moi.

4 juillet. – Décidément, je suis repris. Mes cauchemars anciens reviennent. Cette nuit, j'ai senti quelqu'un accroupi sur moi, et qui, sa bouche sur la mienne, buvait

ma vie entre mes lèvres. Oui, il la puisait dans ma gorge, comme aurait fait un sangsue. Puis il s'est levé, repu, et moi je me suis réveillé, tellement meurtri, brisé, anéanti, que je ne pouvais plus remuer. Si cela continue encore quelques jours, j'irai certainement.

5 juillet. – Ai-je perdu la raison ? Ce qui s'est passé, ce que j'ai vu la nuit dernière est tellement étrange, que ma tête s'égarait quand j'y songe !

Comme je le fais maintenant chaque soir, j'avais fermé ma porte à clef ; puis, ayant soif, je bus un demi-verre d'eau, et je remarquai par hasard que ma carafe était pleine jusqu'au bouchon de cristal.

Je me couchai ensuite et je tombai dans un de mes sommeils épouvantables, dont je fus tiré au bout de deux heures environ par une secousse plus affreuse encore.

Figurez-vous un homme qui dort, qu'on assassine, et qui se réveille, avec un couteau dans le poumon, et qui râle couvert de sang, et qui ne peut plus respirer, et qui va mourir, et qui ne comprend pas – voilà.

Ayant enfin reconquis ma raison, j'eus soif de nouveau ; j'allumai une bougie et j'allai vers la table où était posée ma carafe. Je la soulevai en la penchant sur mon verre ; rien ne coula. – Elle était vide ! Elle était vide complètement ! D'abord, je ne compris rien ; puis, tout à coup, je ressentis une émotion si terrible, que je dus me rasseoir, ou plutôt, que je tombai sur une chaise ! puis, je me redressai d'un saut pour regarder autour de moi ! puis je me rassis, éperdu d'étonnement et de peur devant le cristal transparent ! Je le contemplais avec des yeux fixes, cherchant à deviner. Mes mains tremblaient ! On avait donc bu cette eau ? Qui ? Moi ? moi, sans doute ? Ce ne pouvait être que moi ? Alors, j'étais somnambule, je vivais, sans savoir, de cette double vie mystérieuse qui fait douter s'il y a deux êtres en nous, ou si un être étranger, inconnaissable et invisible, anime, par moments, quand notre âme est engourdie, notre corps captif qui obéit à cet autre, comme à nous-même plus qu'à nous-mêmes.

Ah ! qui comprendra mon angoisse abominable ? Qui comprendra l'émotion d'un homme, sain d'esprit, bien éveillé, plein de raison, et qui regarde épouvanté, à travers le verre d'une carafe, un peu d'eau disparue pendant qu'il a dormi ! Et j'y restai là jusqu'au jour, sans oser regagner mon lit.

6 juillet. – Je deviens fou. On a encore bu toute ma carafe cette nuit ; – ou plutôt, j'y l'ai bue !

Mais, est-ce moi ? Est-ce moi ? Qui serait-ce ? Qui ? Oh ! mon Dieu ! Je deviens fou ? Qui me sauvera ?

10 juillet. – Je viens de faire des épreuves surprenantes.

Décidément, je suis fou ! Et pourtant !

Le 6 juillet, avant de me coucher, j'ai placé sur ma table du vin, du lait, de l'eau, du pain et des fraises.

On a bu – j'ai bu – toute l'eau, et un peu de lait⁶. On n'a touché ni au vin, ni au pain, ni aux fraises.

Le 7 juillet, j'ai renouvelé la même épreuve, qui a donné le même résultat.

Le 8 juillet, j'ai supprimé l'eau et le lait. On n'a touché à rien.

Le 9 juillet enfin, j'ai remis sur ma table l'eau et le lait seulement, en ayant soigné d'envelopper les carafes en des linges de mousseline blanche et de ficeler les bouchons. Puis, j'ai frotté mes lèvres, ma barbe, mes mains avec de la mine de plomb, et je me suis couché.

L'invincible sommeil m'a saisi, suivi bientôt de l'atroce réveil. Je n'avais point remué ; mes draps eux-mêmes ne portaient pas de taches. Je m'élançai vers ma table. Les linges enfermant les bouteilles étaient demeurés immaculés. Je déliai les cordons, en palpitant de crainte. On avait bu toute l'eau ! on avait bu tout le lait ! Ah ! mon Dieu !...

Je vais partir tout à l'heure pour Paris.

12 juillet. – Paris. J'avais donc perdu la tête les jours derniers ! J'ai dû être le jouet de mon imagination éternelle, à moins que je ne sois vraiment somnambule, ou que j'aie subi une de ces influences constatées, mais inexplicables jusqu'ici, qu'on appelle suggestions. En tout cas, mon affolement touchait à la démence, et vingt quatre heures de Paris ont suffi pour me remettre d'aplomb.

Hier, après des courses et des visites, qui m'ont fait passer dans l'âme de l'ancien et nouveau et vivifiant, j'ai fini ma soirée au Théâtre-Français. On y jouait une pièce d'Alexandre Dumas fils ; et cet esprit alerte et puissant a achevé de me guérir. Certes, la solitude est dangereuse pour les intelligences qui travaillent. Il nous faut autour de nous, des hommes qui pensent et qui parlent. Quand nous sommes seuls longtemps, nous peuplons le vide de fantômes.

Je suis rentré à l'hôtel très gai, par les boulevards. Au coudoisement de la foule, je songeais, non sans ironie, à mes terreurs, à mes suppositions de l'autre semaine, car j'ai cru, oui, j'ai cru qu'un être invisible habitait sous mon toit. Comme notre tête est faible et s'effare, et s'égaré vite, dès qu'un petit fait incompréhensible nous frappe.

Au lieu de conclure par ces simples mots : « Je ne comprends pas parce que la cause m'échappe », nous imaginons aussitôt des mystères effrayants et de

14 juillet. – Fête de la République. Je me suis promené par les rues. Les pétards et les drapeaux m'amusaient comme un enfant. C'est pourtant fort bête d'être joyeux à date fixe, par décret du gouvernement⁸. Le peuple est un troupeau imbécile tantôt stupidement patient et tantôt féroce révolté. On lui dit : « Amuse-toi. » Il s'amuse. On lui dit : « Va te battre avec le voisin. » Il va se battre. On lui dit : « Vote pour l'Empereur. » Il vote pour l'Empereur. Puis, on lui dit : « Vote pour la République. » Et il vote pour la République.

Ceux qui le dirigent sont aussi sots ; mais au lieu d'obéir à des hommes, ils obéissent à des principes, lesquels ne peuvent être que niais, stériles et faux, parce que cela même qu'ils sont des principes, c'est-à-dire des idées réputées certaines et immuables, en ce monde où l'on n'est sûr de rien, puisque la lumière est une illusion, puisque le bruit est une illusion.

16 juillet. – J'ai vu hier des choses qui m'ont beaucoup troublé.

Je dînais chez ma cousine, Mme Sablé, dont le mari commande le 76^e chasseurs à Limoges. Je me trouvais chez elle avec deux jeunes femmes, dont l'une a épousé un médecin, le docteur Parent, qui s'occupe beaucoup des maladies nerveuses et des manifestations extraordinaires auxquelles donnent lieu en ce moment les expériences sur l'hypnotisme et la suggestion⁹.

Il nous raconta longtemps les résultats prodigieux obtenus par des savants anglais et par les médecins de l'école de Nancy.

Les faits qu'il avança me parurent tellement bizarres, que je me déclarai tout à fait incrédule.

« Nous sommes, affirmait-il, sur le point de découvrir un des plus importants secrets de la nature, je veux dire, un de ses plus importants secrets sur cette terre, car elle en a certes d'autrement importants, là-bas, dans les étoiles. Depuis que l'homme pense, depuis qu'il sait dire et écrire sa pensée, il se sent frôlé par un mystère impénétrable pour ses sens grossiers et imparfaits, et il tâche de suppléer par l'effort de son intelligence, à l'impuissance de ses organes. Quand cette intelligence demeurerait encore à l'état rudimentaire, cette hantise des phénomènes invisibles a pris des formes banalement effrayantes. De là sont nées les croyances populaires au surnaturel, les légendes des esprits rôdeurs, des fées, des gnomes, des revenants, je dirai même la légende de Dieu, car nos conceptions de l'ouvrier créateur, de quelque religion qu'elles nous viennent, sont bien les inventions les plus médiocres, les plus stupides, les plus inacceptables sorties du cerveau apeuré.

des créatures. Rien de plus vrai que cette parole de Voltaire : “Dieu a fait l'homme à son image, mais l'homme le lui a bien rendu¹⁰.”

« Mais, depuis un peu plus d'un siècle, on semble pressentir quelque chose de nouveau. Mesmer et quelques autres nous ont mis sur une voie inattendue, et nous sommes arrivés vraiment, depuis quatre ou cinq ans surtout, à des résultats surprenants. »

Ma cousine, très incrédule aussi, souriait. Le docteur Parent lui dit : « Voulez-vous que j'essaie de vous endormir, madame ? »

- Oui, je veux bien. »

Elle s'assit dans un fauteuil et il commença à la regarder fixement en la fascinant. Moi, je me sentis soudain un peu troublé, le cœur battant, la gorge serrée. Je voyais les yeux de Mme Sablé s'alourdir, sa bouche se crispier, sa poitrine haleter.

Au bout de dix minutes, elle dormait.

« Mettez-vous derrière elle », dit le médecin.

Et je m'assis derrière elle. Il lui plaça entre les mains une carte de visite en lui disant : « Ceci est un miroir ; que voyez-vous dedans ? »

Elle répondit :

« Je vois mon cousin.

- Que fait-il ?

- Il se tord la moustache.

- Et maintenant ?

- Il tire de sa poche une photographie.

- Quelle est cette photographie ?

- La sienne. »

C'était vrai ! Et cette photographie venait de m'être livrée, le soir même, à l'hôtel.

« Comment est-il sur ce portrait ? »

- Il se tient debout avec son chapeau à la main. »

Donc elle voyait dans cette carte, dans ce carton blanc, comme elle eût vu dans une glace.

Les jeunes femmes, épouvantées, disaient : « Assez ! Assez ! Assez ! »

Mais le docteur ordonna : « Vous vous lèverez demain à huit heures ; puis vous irez trouver à son hôtel votre cousin, et vous le supplierez de vous prêter cinq mille francs que votre mari vous demande et qu'il vous réclamera à son prochain voyage. »

Puis il la réveilla.

En rentrant à l'hôtel, je songeais à cette curieuse séance et des doutes m'assaillirent, non point sur l'absolue, sur l'insoupçonnable bonne foi de mes

- [click Successful Shotgunning: How to Build Skill in the Field and Take More Birds in Competition](#)
- [Ten Big Ones \(Stephanie Plum, Book 10\) pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [The Rilloby Fair Mystery \(The Barney Mysteries, Book 2\) book](#)
- [download online The Fox Inheritance \(The Jenna Fox Chronicles, Book 2\) pdf](#)
- [download Sisters of the Extreme: Women Writing on the Drug Experience pdf, azw \(kindle\), epub, doc, mobi](#)
- [download Putting the Power of Your Subconscious Mind to Work: Reach New Levels of Career Success Using the Power of Your Subconscious Mind pdf](#)

- <http://musor.ruspb.info/?library/Successful-Shotgunning--How-to-Build-Skill-in-the-Field-and-Take-More-Birds-in-Competition.pdf>
- <http://schrolf.de/books/The-Partnership--Five-Cold-Warriors-and-Their-Quest-to-Ban-the-Bomb.pdf>
- <http://korplast.gr/lib/The-Rilloby-Fair-Mystery--The-Barney-Mysteries--Book-2-.pdf>
- <http://www.1973vision.com/?library/One-Hundred-Fifty-Lessons-for-Life.pdf>
- <http://thermco.pl/library/Sisters-of-the-Extreme--Women-Writing-on-the-Drug-Experience.pdf>
- <http://www.netc-bd.com/ebooks/The-Science-of-Marijuana--2nd-Edition-.pdf>